

HÉLÈNE DORION

Figures de veille*

Au moment de me retourner sur la route qui m'a menée devant vous, heureuse et consciente du privilège d'être accueillie au sein de l'Académie des lettres, un souvenir me revient. C'est le soir, un soir frais d'automne, je marche avec mon père, ou plutôt juste derrière lui. Soudain je ralentis mon pas et lève les yeux vers le ciel, un ciel à la fois noir et transparent qui bientôt ouvre en moi un corridor, et m'aspire brusquement dans un vertige. Je sens alors se dérouler le monde, du plus grand au plus petit, de ce ciel immense à la fragile poussière que je suis, tenue au sol par on ne sait quel mystère, mais jetée, elle aussi, dans le temps. J'ai cinq ans, – ce jour-là, tout ce qui m'avait semblé infini glisse dans le sablier de ma conscience d'enfant qui s'éveille.

Quinze ans plus tard, une secousse semblable se produira lorsque je lirai, durant mes études de philosophie, *Le mythe de Sisyphe* de Camus. Déjà ébranlée par toutes les questions qu'ont jusque-là levées en moi mes lectures des Présocratiques, de Platon, Lucrèce, Plotin, puis celles de Nietzsche, Spinoza, Rousseau, je sens alors

* Discours de réception à l'Académie des lettres du Québec.

dans mes mains le rocher de Sisyphe, et replonge dans la vertigineuse sensation du temps qui roule, entraînée par le poids du vide, certes, mais aussi par cet inébranlable espoir qui pousse à recommencer chaque fois, chaque fois que retombe à nos pieds le rocher. À lui seul, nous dit Camus, un grain de cette pierre, un infime fragment de cette route constitue un monde. À travers le plus petit, c'est la vie même qui pouvait reprendre sens. Tout à la fois, j'étais donc habitée par l'étrange sentiment d'être profondément unie au monde et d'en être totalement séparée. J'étais frappée de plein fouet par ce qui fait la grandeur et la petitesse de l'existence humaine, par la beauté et la fragilité d'être là.

Je perçois dans ces deux événements à la fois ce qui fait que le temps s'est rapidement inscrit au centre de mes préoccupations, et la source même du questionnement de la condition humaine qui le sous-tend. Si je relie l'un à l'autre ces moments fondateurs, ils me révèlent cette double sensibilité à la nature et à la littérature, et aussi à la capacité qu'ont les mots d'êtreindre le monde, d'interroger tout en la célébrant notre singulière présence.

Les yeux levés vers l'obscurité de l'univers ou penchés sur un livre, je n'ai cessé depuis d'entendre le bruissement du temps. Et ce choc de la conscience qui rencontre simultanément le plus grand et le plus petit, confronte l'éphémère et l'infini, l'abstrait et le concret, le sensible et l'intelligible, et se trouve par là arrachée au sentiment initial d'union avec le monde, – ce choc, je crois bien qu'il ne s'est jamais atténué en moi.

Vers la fin de mes études de philosophie, j'ai transporté cet imposant bagage de questions du côté de la littérature et prolongé ma réflexion sur l'existence et la

condition humaine à travers une exploration du langage. Dès lors, à nouveau penchée sur un livre – cette fois de poèmes de Jacques Brault –, les mots sont *apparus*, non plus simplement ceux que l'on trimballe distraitement d'un objet à l'autre, que l'on malmène en les échangeant comme une monnaie sans valeur et qui circulent sans risque, sans souffle et sans poids à travers les heures, non plus ces expressions convenues, ces mots passe-partout qui avalent les aspérités et brouillent les enjeux profonds du langage, mais les mots *véritables*, ces mots *fragiles* qui tout à la fois prennent la mesure du vide et du plein qui nous traversent, et attestent l'invisible que l'on pressent à travers les choses.

Devant moi, un monde de langage – un poème – éprouvait les mots comme matière et enfin, *ailleurs* et *autrement* que dans la vie commune qui trop souvent les réduit, les mots creusaient des passages vers le dedans. Un *monde de peu de mots* s'offrait, dans lequel tout, c'est-à-dire l'essentiel, avait lieu. Et par là même où se manifestait leur opacité, les mots ouvraient sur des possibilités infinies, au-delà de ce qui, de la vérité, demeure hors d'atteinte, et, du sens, est insaisissable. Je tirais des fils comme on dénoue une histoire, je déchiffrais les figures à la fois simples et complexes de la réalité. J'entrais dans le poème, là où les mots qui manquent sont aussi pouvoir de questionner, de ne renoncer ni à l'invisible ni à l'inconnu. *Ailleurs, autrement*, dans cette pure présence que j'habitais à l'intérieur du poème, je commençais enfin à vraiment chercher.

Avec plus de force encore, je retrouvais ainsi le moment où, enfant, de petites vagues, – ces signes désorganisés que je fixais sur les pages des livres – ont fini par

laisser émerger des lettres, des syllabes, puis des mots, et bientôt des phrases entières qui déchiraient la réalité, faisaient surgir sur la page des formes et du sens fécondés par la langue. De la beauté de l'ordonnance naissait donc le sens. Enfin je pouvais lire *ce monde* dans lequel je vivais. Et toujours j'ai imaginé, toujours j'ai cru qu'il n'avait véritablement pris sens pour moi qu'au moment où, enfant, j'ai tendu la main pour saisir un cube, puis un autre, et un autre encore, sur lesquels étaient inscrits des mots – *montagne, arbre, maison*. Je découvrais que le monde, loin de n'être qu'un magma d'heures et de jours, une chair dénuée de forme, constituait plutôt un univers cohérent, une figure dont chaque élément était intimement lié à un autre. Tout – lettres et nombres, arbres et plantes, reliefs géologiques, événements historiques – s'agençait telle une vague sur cette vaste étendue qu'est la vie. Et cela tenait à cette parfaite architecture de signes et de sons appelée *une langue*, qui creusait des fissures d'où s'écoulait le sens.

Aujourd'hui, des années après que les mots se sont mis à opérer pour la première fois leur magie, je regarde par la fenêtre, et avec le vent qui soulève la surface du lac, je crois encore voir apparaître des signes, des lettres sombres qui s'accolent dans un secret agencement pour dessiner des mots, de petites vagues de sens qui flottent sur les eaux, émergeant, croirait-on, de la réalité elle-même, et qui m'apportent un sentiment plus intense de la vie.

C'est donc, pour moi, d'abord dans le poème qu'ont brûlé les mots, dans le poème que ma quête de sens – d'un sens qui bien sûr s'échappera, aussitôt effleuré – s'est d'abord incarnée, que mes fondations ont d'abord

été questionnées, souvent jusqu'à en être ébranlées, même transformées, et surtout, que je me suis retrouvée dépouillée devant la langue, devant l'inconnu, l'incompréhensible, l'insaisissable, – avec des possibles au bout de chaque mot. Comme par le chas d'une aiguille, je peux voir ce que voient les mots, à *perte de vue* je perçois le relief, la profondeur, les multiples dimensions de l'horizon, et ce qui, devant la langue, c'est-à-dire devant l'autre, me projette jusqu'en moi-même.

Dès lors que je la liais intrinsèquement à la vie, il m'a semblé que je pouvais tout demander à la littérature : qu'elle me soit un instrument de connaissance, ajoute à ma compréhension des êtres et du monde, et donc qu'elle m'apprenne à aimer, m'aide à vivre et, ultimement, à transformer la réalité pour la porter à la hauteur de mes espérances.

Écrire, me semble-t-il, est une façon de lier les choses entre elles, ou encore, de recueillir des liens déjà existants mais demeurés inédits. Avant même d'être un lieu d'expression, je conçois l'écriture comme une écoute, une veille silencieuse. À partir de l'émergence d'une forme, l'écriture fait surgir de nouvelles figures de sens, et donc une vision singulière du monde capable de reformuler les questions, d'ébranler les certitudes et de susciter l'*émotion*, c'est-à-dire de *mettre en mouvement*, un mouvement qui n'est pas vaine agitation, mais plutôt une avancée véritable. Ce chemin de l'écriture, pour moi, est un chemin d'incessantes transformations. Saisir le mouvement des choses – en quelque sorte leur mystère – pour en extraire cette *pure présence* que serait le sentiment d'union avec l'univers, faire de l'éphémère un fragile instant d'éternité, tel est à mon sens cet « inexprimable

dit, élevé à la présence» dont parle Lou Andreas-Salomé dans une lettre à Rilke.

Si je devais dessiner une figure tutélaire, ce serait une spirale qui m'aspire en son centre, et dont chaque sillon mène à une fin qui est recommencement, et invite à emprunter une route, *autre et même*, qui ne s'achève. Ou encore, ce pourrait être un triangle, avec, à chaque pointe, l'une de ces questions cernées d'ombres : *Qui sommes-nous? D'où venons-nous? Où allons-nous?*

Par la mémoire, l'intuition, l'imagination, l'expérience sensible, la réflexion et bien sûr par l'exploration de la langue, le poème cherche à lier ce qui est séparé, à rapprocher ce qui est apparemment éloigné, à réunir ce qui semble divisé. Voilà pourquoi, peut-être, dans son désir d'éveilleur et sa quête de lucidité, le poème est d'abord un lieu de *recueillement* plutôt que de *divertissement*. Voilà pourquoi, peut-être, il est parfois mal à l'aise dans notre société. Pourtant, plus que tout, il a besoin de passerelles pour faire son œuvre, déchirer les illusions, percer les écrans, et atteindre l'autre, oui, *atteindre le cœur*.

Personne n'ignore les menaces qui planent, non pas sur la création elle-même, mais sur ses prolongements, sur ces présences fragiles mais tenaces que constituent ce que d'aucuns appellent – bien étrangement d'ailleurs – les « produits culturels ». Les récentes transformations sociales, découvertes technologiques et révolutions de nos modes de communication ont eu pour conséquence une modification profonde de l'idée et de la place de la littérature. Bien sûr ce questionnement n'est pas nouveau, de même que le constat paradoxal de son impuissance et de sa nécessité. S'interroger sur le rôle de

l'écrivain et la place que lui accordent nos sociétés est presque inhérent à l'existence même de la littérature. Mais on me permettra de poser un regard particulièrement inquiet sur un monde qui cherche à se délivrer du hasard et de l'inconnu, et donne la part belle à l'uniformisation en chassant le singulier, le marginal, l'informe, l'indésirable. On me permettra de poser un regard perplexe sur le traitement douteux que l'on fait subir au langage par le biais d'abréviations et d'acronymes, et par la transformation de métaphores en slogans, – mais en même temps, de réitérer ma confiance totale dans notre désir de beauté et notre capacité d'étonnement et d'émerveillement dont la brûlure des mots demeure tributaire. Par la quête de sens dont elle témoigne, la littérature nous rappelle, me semble-t-il, que si elle ne peut racheter les blessures infligées à notre monde, elle peut à tout le moins tenir le pari de l'exigence et faire acte de résistance dans une société d'abord vouée à l'*image* et au *spectacle*. La force de la littérature réside sans doute en partie dans sa façon d'ébranler ce que nous croyons connaître de la langue, ce que nous croyons connaître de nous-mêmes et du monde, et par là, de réinventer sans cesse cette intense aventure qu'est la vie. Parce qu'il y a l'art, parce qu'il y a la littérature, nous ne sommes pas réduits au silence ni confinés à l'impuissance. Devant l'impérieuse nécessité de ne jamais voir disparaître ce que pointent nos mots et ce que recueillent nos phrases et nos livres, créer des ponts pour qu'ils *touchent cible* me semble toujours pertinent.

Très tôt dans mon parcours, j'ai eu l'occasion de participer à la création de telles passerelles. Cela m'a depuis toujours paru une façon de prolonger l'espace de

veille qu'est l'écriture, en plus de répondre à mon désir de lier et d'accompagner, de recueillir là aussi des figures de sens.

La première occasion de m'impliquer dans ce qu'on appelle «la vie littéraire» m'a été donnée en 1982, tout juste avant que ne paraisse mon premier livre. La revue *Estuaire*, dont le nom déjà évoquait une orientation esthétique qui me correspondait, m'invitait à me joindre à son comité de rédaction.

Par la suite, je collaborerai, à titre de critique, à diverses publications culturelles, de même qu'à la rédaction de revues étrangères. Au printemps 1991 – quelques semaines après avoir définitivement quitté l'enseignement de la littérature –, une autre aventure s'offrait à moi, qui allait durer dix ans, celle de la direction des Éditions du Noroît dont le nom cette fois me ramenait à un souffle et qui m'a permis de faire l'expérience intense et stimulante de la *rencontre* sous de multiples formes : rencontre de textes et d'auteur(e)s d'abord, mais aussi celle du livre lui-même, de la vie qu'il porte avec ferveur jusqu'à ses lecteurs et lectrices, et de tout ce qui gravite autour de cette vie.

Si j'évoque ici certaines étapes significatives de mon parcours, c'est pour mieux sentir entre mes doigts le fil qui relie le dehors au dedans. Je pourrais m'attarder longuement sur les paysages que m'ont fait découvrir ces routes, sur ce que j'ai appris du partage, de l'exigence, et surtout de l'écriture, en m'y aventurant. Mais ce parcours n'a rien de singulier, il est fait de ces paradoxes qui habitent toute démarche artistique, il est jalonné de doutes, de questions irrésolues, porté par le désir d'aller vers l'inconnu et de ressentir le vertige qui en résulte, il est

fécondé par autant d'ombres que d'éclaircies, et rempli de cette solitude profonde nécessaire à tout artiste.

C'est avec tout ce à quoi je ne cesse de me confronter à travers l'écriture que je suis aujourd'hui devant vous, conviée à une nouvelle aventure, partageant le désir de nourrir cette puissante et mystérieuse aspiration humaine qu'est la culture. Et je reçois l'honneur que me fait votre accueil d'abord comme une invitation à ne cesser d'explorer les possibilités de cet extraordinaire témoin de la civilisation et de l'expérience humaine qu'est le langage, à ne cesser aussi de veiller sur la beauté du monde, et en même temps comme un appel à demeurer attentive aux ombres qui la recouvrent et à ses irréparables fractures.

Je retrouve parmi vous les noms prestigieux d'écrivains et d'intellectuels qui ont balisé mon parcours, et me joindre à l'Académie qu'ont fondée, entre autres, Victor Barbeau, Alain Grandbois, Rina Lasnier, et que préside maintenant Jacques Allard; participer à cette mission exemplaire qu'est l'affirmation et la défense de la vie culturelle au Québec et dans le monde, de même qu'au dialogue entre les générations, et par là entre la richesse de la tradition et l'apport du monde contemporain, – participer donc, à cette mission à laquelle je suis profondément sensible, et, suivant la devise de l'Académie, contribuer humblement à ce *Feu qui dure*, c'est pour moi une joie inattendue, et une émotion vive. Je vous remercie, chers membres de l'Académie, de votre accueil si chaleureux, et de m'offrir le privilège de me joindre à vous.

Dans le pacte qui me lie au langage, sachant qu'au fond des mots se trouve l'expérience humaine dont la

littérature est une voix privilégiée, sachant que veiller signifie d'abord ne jamais cesser d'exiger du sens, je laisse les mots percer des trouées qui me font ressentir – intense, profonde et vertigineuse – l'aventure d'exister. Avec de nombreux autres, les écrivains veillent au sens, veillent pour que ne cessent de résonner certains mots que notre civilisation rend de plus en plus fragiles, – des mots comme *beauté*, *vérité*, *humanisme*. Par ma fenêtre, je peux encore voir des vagues qui se soulèvent, inventent des signes qui pointent vers l'intérieur, et soudain le monde, à *perte de vue*, me devient habitable.